

Yak Rivais

Francoquin

IV. Francoquin décide



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
4 : FRANCOQUIN DÉCIDE



Yak Rivais

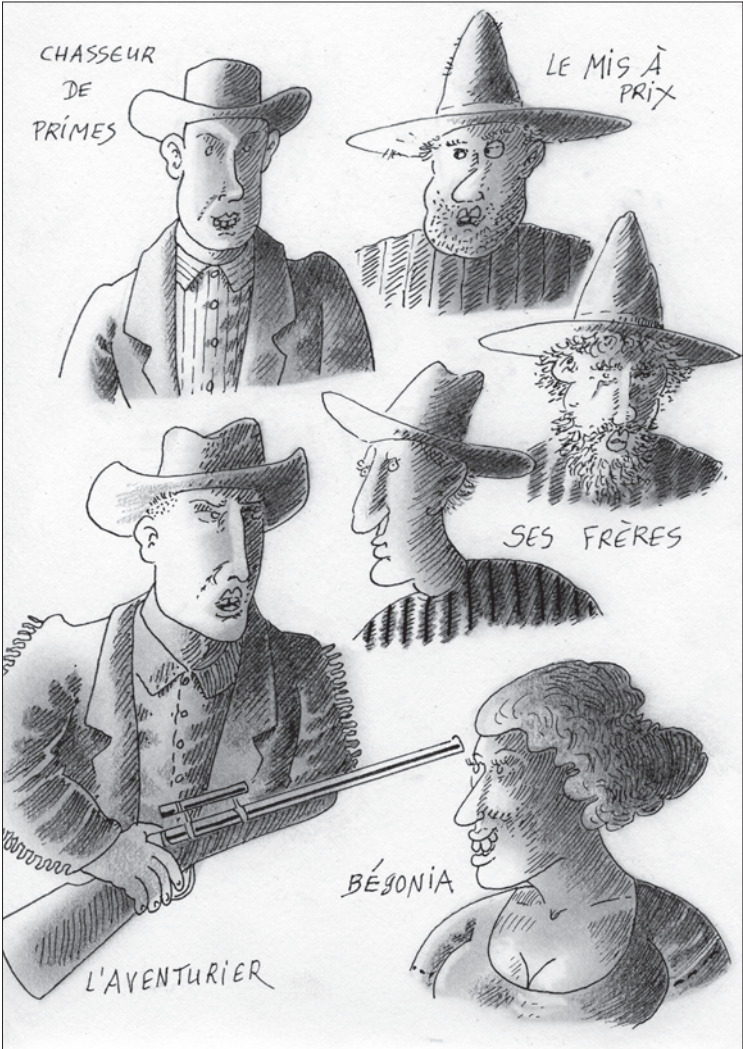


rancoquin
décide

(Francoquin 4)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape



EN GUISE D'INTRODUCTION

Peu après la parution de Général Francoquin, je reçus de l'ORTF la commande d'une pièce radiophonique pour France-Culture, sur le personnage titre du roman. Avec le recul du temps, je pense qu'on attendait de moi une espèce d'illustration de mon livre. Je choisis de proposer une suite.

Cette pièce, acceptée, fut enregistrée par de bons comédiens (Jean Le Poulain, Jean-Pierre Marielle, Pascal Mazzotti, Christian Alers, Laurence Badie, Caroline Cler et quelques autres).

On y vit des « allusions » au gaullisme. La pièce, enregistrée en 1968 avant mai, fut donc reléguée au placard plus de deux ans. On cisaila les dialogues, on en ajouta pour faire dire à mes personnages autre chose, et comble : on ajouta un personnage. Je ne reconnus pas la pièce diffusée, truffée de musiques imbéciles pour faire « boulevard » : Petit papa Noël, Minuit chrétien, Il est né le divin enfant, j'en passe.¹

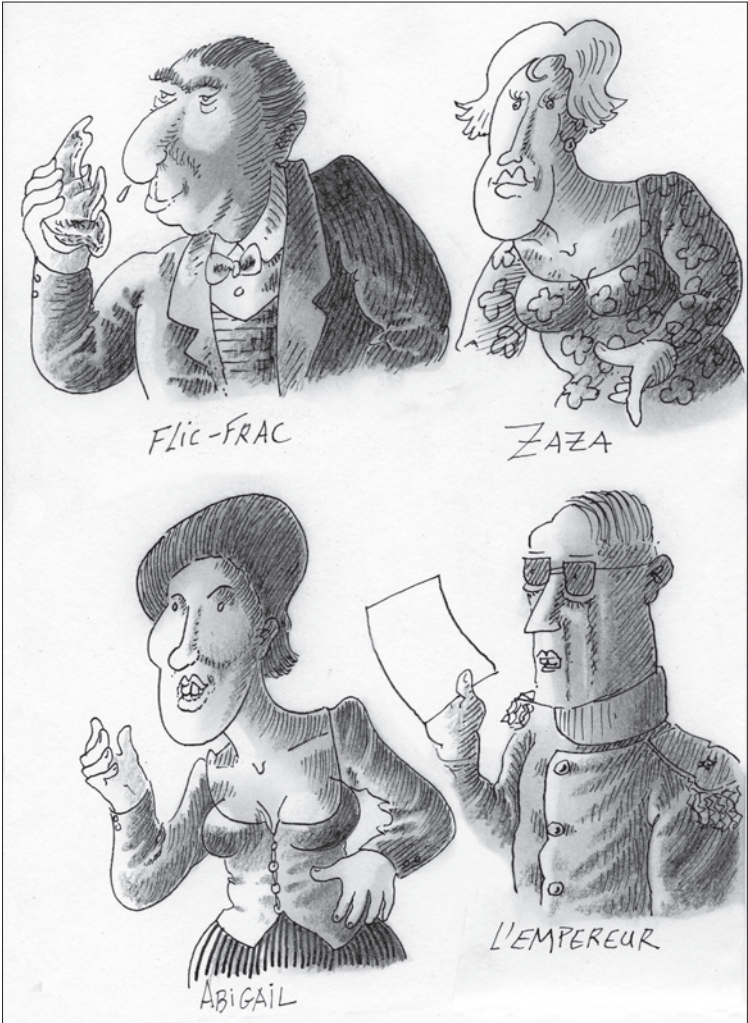
Le texte pourtant préparait bien la suite et le départ de Francoquin pour le Grand-Marécage.

J'ai repris la pièce (je ne l'avais pas enregistrée). J'ai récrit l'épisode sous la forme romanesque de Général Francoquin. L'intrigue se déroule en quelques heures dans la capitale du pays des frères Cyclopus, où Francoquin est en poste. Le lecteur y retrouvera quelques personnages, en rencontrera des nouveaux. Seuls les nouveaux venus sont portraiturés. Comme pour les premiers romans, tous avaient été dessinés avant l'écriture.

J'ai changé de titre. Je ne donne pas celui de la pièce, mieux vaut l'oublier!

Yak RIVAIS

1. J'ai eu souvent affaire à la censure, qu'il s'agisse d'écriture ou de peinture.



FLIC-FRAC

ZAZA

ABIGAIL

L'EMPEREUR

Chapitre I

N'a-qu'un-Œil s'entraîne Francoquin et Mistress Mary

Ce matin, le soleil est d'or. Sur le tas d'ordures à l'orée de la ville, N'a-qu'un-Œil s'exerce au tir au revolver. Un gros rat fuit lourdement à vingt mètres entre deux cartons d'emballages. N'a-qu'un-Œil pivote, pointe son colt et tire. Le rat couine, éjecté comme une boîte de conserve, aussitôt déchiqueté en l'air par une deuxième balle. N'a-qu'un-Œil se retourne en entendant le hennissement d'un cheval. Francoquin en descend.

- Salut général.
- Sale temps pour les rats. Tu t'exerces?
- J'entretiens ma main. Les tueurs à gages sont des manuels.

*

N'a-qu'un-Œil s'est assis sur une caisse. Il démonte la culasse du revolver. Il nettoie. Francoquin a l'air soucieux.

- Quelque chose te chiffonne?
- Un dilemme. Je me demande si je dois prendre le pouvoir chez nous.
- Joue à pile ou face.

– J’y ai joué tout à l’heure. J’ai égaré la pièce sous un meuble.

*

N’a-qu’un-Ceil lui tend le canon de son revolver et un écoute-villon :

– Frotte. Ça t’occupera.

Francoquin s’assoit sur une caisse voisine. Il astique le canon. Il soupire :

– J’en ai marre de voir toute cette clique réactionnaire diriger les affaires du pays, chez nous. Une bande d’arriérés bondieusards, profiteurs, exploiters, escrocs. Plus menteurs les uns que les autres et privilégiés. Justice corrompue à leur botte. Police domestique. Et des pauvres de plus en plus pauvres.

– Tu penses comme les Cyclopus ?

– Pas vraiment. Je pense au pouvoir, mais en même temps je me demande si j’y tiens vraiment. Si ça m’intéresse. J’hésite entre la dictature et la démocratie. Est-ce assez propre ? – Hum. Je veux dire : le canon de ton colt.

– Et tu demandes aux autres de répondre pour toi ? ricane N’a-qu’un-Ceil. Reluisant, merci. – Je parle du colt aussi.

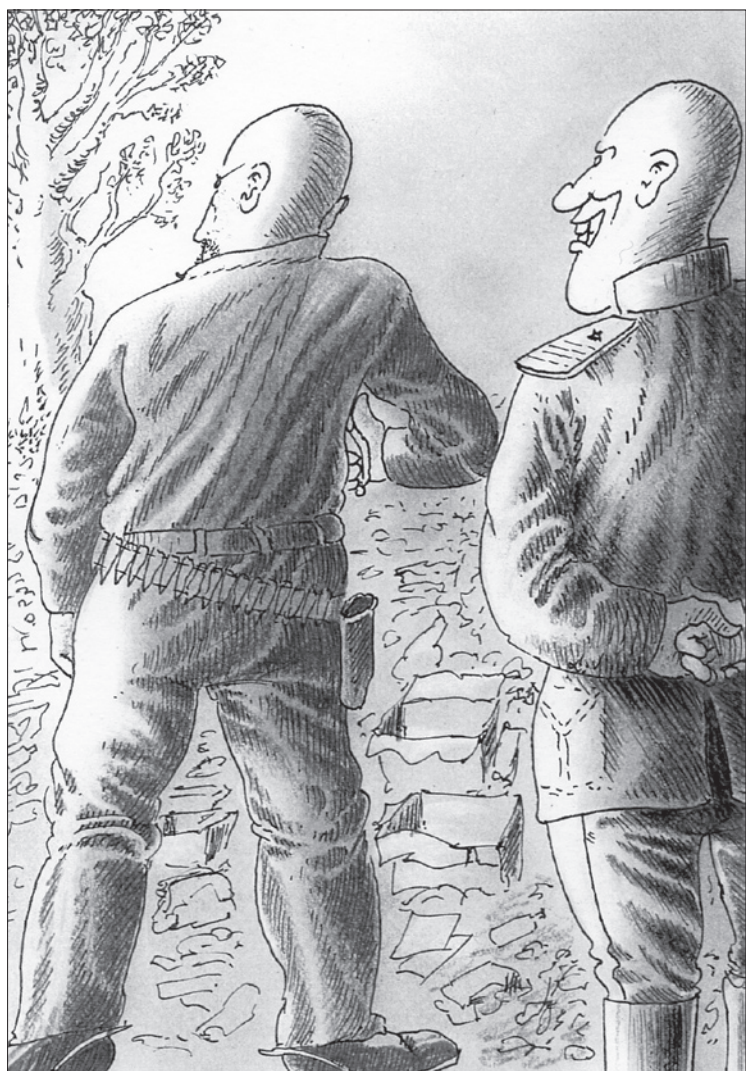
*

– À ton avis ? demande Francoquin. Quelles motivations poussent l’homme à la puissance ?

N’a-qu’un-Ceil hausse les épaules, évident :

– L’argent ou le désir d’en faire baver à ses concitoyens !

*



Un éclat de rire féminin. Mistress Mary entre en scène. Elle se déplace pesamment, le ventre proéminent :

– Pitié pour eux ! Vous philosophiez ? – Bonjour général.

FRANCOQUIN. – Bonjour Mistress. Ce bébé ? C'est pour quand ?

MISTRESS MARY, enjouée. – Il devrait être au monde depuis trois jours... Vous parliez politique ?

– Le général est comme toi, grogne N'a-qu'un-Ceil. Un accouchement difficile !

Il remonte son revolver, le fait basculer autour de l'index avant de le laisser retomber dans l'étui. Il s'immobilise. Deux cavaliers vêtus de chapeaux pointus et de ponchos bigarrés passent au pas de leurs chevaux, vers la ville. Les chevaux ont fait une longue course, ils ont de l'écume aux lèvres et sur le jabot. Les deux cavaliers font halte à la première bicoque. Vêtements poussiéreux. Un homme est barbu. Rouquin. L'autre lui ressemble, imberbe, et il est pied-bot.

– Qu'est-ce que c'est que ces deux... ? commence N'a-qu'un-Ceil.

Les deux types s'assoient sur le trottoir de bois.

– Qu'est-ce qu'ils attendent ? grommelle N'a-qu'un-Ceil.

Francoquin s'en désintéresse. Il s'adresse à Mistress :

– Que pensez-vous de la politique ?

– Il se demande s'il doit prendre le pouvoir chez nous, la renseigne N'a-qu'un-Ceil sans perdre les deux arrivants du regard.

– Vous le prendrez un jour, ne doute pas la jeune femme. (Puis, à Francoquin directement :) Vous vous y préparez. Auriez-vous l'intention d'intriguer ?

– Ah non.

– De prendre le pouvoir par la force ?

– Si je le savais ! Pour les Cyclopus, les choses étaient claires !

Une révolution! Ça permet de clarifier les idées! De radicaliser les forces!

N'a-qu'un-Ceil se retourne:

– Il en a marre des réactionnaires.

Francoquin soupire:

– C'est vrai. Des brigands en col blanc. Des charognards qui se repaissent de la misère des plus démunis avec la bénédiction des classes dirigeantes. Une injustice criante à tous les étages.

– Les Cyclopus ont déteint sur lui, dit N'a-qu'un-Ceil sans quitter de l'œil les deux crasseux qu'il voit entrer dans un bar. Mary, lui reproche-t-il subitement, tu ne devrais pas traîner dans la rue dans ton état.

Francoquin se lève. Mistress l'imité.

– Rentrons-nous en ville? propose le général en lui offrant son bras. (Puis, avec un sourire grinçant:) Voulez-vous mon cheval?

– Dans son état! proteste N'a-qu'un-Ceil. À deux doigts d'accoucher!!

– Et alors? Trois jours de retard ne te suffisent pas?

Chapitre II

Le point de vue de Mistress Mary

Ils marchent dans la rue. Francoquin tient son cheval par la bride. N'a-qu'un-Ceil au passage reluque les chevaux fourbus des deux cavaliers. Il fait trois pas vers la minable cantina où les deux hommes sont entrés. Il observe brièvement l'intérieur. Murs blanchis à la chaux. Les deux types sont assis à une table. Un des types coupe sa viande, l'autre vide un verre de whisky sec, se ressert. Les deux hommes ont déposé des carabines contre le mur à côté d'eux. N'a-qu'un-Ceil rejoint Francoquin et Mistress :

– Je me demande ce qu'ils viennent faire en ville. Le barbu boit comme un trou, et le pied-bot est gaucher.

Francoquin ne lui répond pas. Il parle. Mistress Mary est sans doute la seule femme avec qui il peut tenir une conversation sérieuse. (Pas longtemps.)

– Vous pensez aussi que je subis l'influence des révolutionnaires d'ici ?

– Pourquoi pas ? Ils ont bien des choses à nous apprendre. Par exemple : ne vous ont-ils pas révélé que la politique ne se justifie que par son œuvre ? Prendre le pouvoir n'est qu'affaire de stratégie et, somme toute, à la portée de bien des médiocres appuyés sur des majorités conservatrices. En faire quelque chose est d'une autre envergure. Interrogez Cyclopus Hyn.

– En effet. Mais l'action des Cyclopus se greffait sur une

situation révolutionnaire. Alors que chez nous, s'il y a de l'injustice, de la misère, un désir de changement à part des grèves et des révoltes locales vite matées, le pouvoir semble bien en mains de l'Empereur et de ses acolytes!

– Tout ça peut changer très vite. Je vous prêterai des livres, si vous voulez?

N'A-QU'UN-ŒIL. – Et plus il lira moins il saura ce qu'il veut?

*

N'a-qu'un-Œil se retourne. Les deux inconnus ne sont pas ressortis du bar. Mistress sourit en marchant tandis qu'ils se dirigent vers le palais. Des chariots bâchés passent. Des boutiquiers ouvrent les boutiques. Des cavaliers vont et viennent, des soldats de l'APL. Mistress oblique vers le palais:

– Général, tous ici nous avons compris que vous étiez doué pour l'intrigue. Mais je ne pense pas que vous prendrez le pouvoir en usant de celle-ci. Vous voulez changer les choses. Et ce n'est ni l'appât du gain ni les honneurs qui vous motivent. Vous avez de l'admiration pour les Cyclopus.

Il acquiesce d'un signe de tête. Elle poursuit:

– Vous avez changé. Nous avons tous changé en passant la frontière. Nous venions d'un pays libéral bourgeois, « réactionnaire » comme vous dites, engoncé dans des pratiques corrompues, affligé d'une justice partielle, accaparement des richesses, de l'industrie, de l'agriculture, du commerce par des classes privilégiées, et nous entrons dans un pays révolutionnaire, où le sens de la liberté fraîchement acquise motivait encore les populations, où le désir d'émancipation était pris en considération, où le rejet de l'exploitation des plus pauvres était affiché.

Bref. Nous avons changé d'idéologie, plus ou moins, et vous, engagé dans l'action, plus que tout le monde.

Il hoche la tête. Elle tempère :

– Tout cela s'est fait dans les mouvements et les engagements de la vie quotidienne...

– Je redoute l'intrigue, murmure Francoquin. À vous, je peux l'avouer.

– Notre pays est à deux jours de cheval, elle remontre. Votre présence ici vous tient à l'écart des marchandages de là-bas, même si là-bas, votre image est dans les esprits. Mal définie, mais apte à susciter l'espoir. L'intrigue risque de venir à vous, et je pense que vous la repousserez. Il vous faudra affronter de nombreux adversaires et il vous restera la force. Je vous souhaite, dans l'intérêt de tous, d'être suffisamment soutenu par le plus grand nombre pour ne pas recourir aux moyens extrêmes.

Francoquin ricane amèrement :

– Votre raisonnement était mes scrupules.

– Elle le fait sciemment, dit N'a-qu'un-Ceil. Mary déteste la violence.

FRANCOQUIN, approuvant. – Je ne peux pas faire fusiller la moitié de la population. (Il rit, cynique et montrant les dents :) Je n'aurai jamais assez de munitions !

Puis :

– Au revoir, Mistress ! Tenez-moi au courant pour le bébé !

– N'a-qu'un-Ceil ? Tu me retrouves au palais ?

N'a-qu'un-Ceil regarde Mistress regagner le palais à petits pas tranquilles tandis que Francoquin enfourche son cheval. Lui-même fait alors demi-tour. Il se dirige vers la cantina où les deux cavaliers crasseux sont entrés. Il s'arrête à une centaine de pas. Les chevaux sont toujours à l'arrêt. Leurs propriétaires ne sont pas ressortis. Il fronce les sourcils.

Chapitre III

Un chasseur de primes scrupuleux

N'a-qu'un-Ceil a repris le chemin du palais. Il trouve Francoquin arrêté sur son cheval devant le saloon de La Bougresse. Il le rejoint.

– Qu'est-ce que tu attends? Tu m'avais demandé de te rejoindre au palais?

FRANCOQUIN. – Observe l'homme enchaîné à la lierne, devant le bureau du shérif.

Il se tient debout devant la barre de bois où l'on attache les chevaux, les bras de chaque côté de celle-ci, les poignets liés l'empêchant de filer. Il porte un poncho bariolé sur le dos lui aussi, un chapeau de paille à larges bords. Il a du sang séché sur le front, trace d'un coup donné avec un objet contondant. Il a une barbe de trois jours. Plutôt rousse. Francoquin, descend de cheval.

N'A-QU'UN-CÉIL. – C'est un type mis à prix. Son chasseur est sans doute allé chez le shérif, ou boire un coup chez La Bougresse.

Francoquin demande au type :

– Où as-tu été capturé?

L'autre lui accorde un coup d'œil torve, sans répondre. N'a-qu'un-Ceil hausse les épaules :

– Il n'est pas d'humeur à t'entendre. C'est toujours comme ça. Le mis à prix ne parle pas.

– Quelles idées peuvent bien tourbillonner dans sa tête?
 – Pas des idées. Des calculs. Il se demande comment se tirer d'aff... – Eh!

N'a-qu'un-Ceil s'interrompt. Il regarde le type. Il pivote et regarde la rue, plus loin.

– Quoi? demande Francoquin.
 – Attends-moi.

*

N'a-qu'un-Ceil se dirige vers le saloon. Il pousse les battants verts. Il entre. Peu de monde à l'intérieur à cette heure-ci. Un jeune homme est accoudé au bar, et c'est Bégonia, une des filles ainsi appelée à cause de la couleur de ses robes, qui le sert. Le jeune homme est soucieux devant un café. N'a-qu'un-Ceil s'approche du consommateur côte à côte. Il parle bas et sans le regarder, pour ne pas être entendu de la serveuse :

– C'est à toi, le paquet devant la porte?
 – Et après?
 – Ne t'excite pas. Il a des frères? Des complices?

Le jeune homme fait face à N'a-qu'un-Ceil :

– Je vous connais. De réputation.
 – Alors écoute-moi: il y a deux types louches qui sont entrés à la cantina, au bout de la rue, près du tas d'ordures. Ils ont fait une longue course, leurs chevaux sont fourbus.

– Un barbu? Et un pied-bot?
 – Oui.
 – Merci.
 – Le barbu boit. Le pied-bot est gaucher.
 – Merci.
 – Est-ce que ton mis à prix sait qu'ils te suivent?



– Certainement.

– Laisse-moi te donner un conseil. Si tu affrontes les deux autres ensemble, le gaucher se tiendra sur ta gauche parce que tu es droitier, afin de t'obliger à croiser ton tir.

Le chasseur de primes ne répond pas.

– Est-ce qu'ils te connaissent? continue N'a-qu'un-Œil.

– Non.

– Alors un deuxième conseil: ne les attends pas. Va au-devant d'eux. Ouvre le feu le premier dès qu'ils quitteront le bar. Abats le pied-bot d'abord, c'est le plus dangereux. Est-ce qu'ils sont recherchés aussi?

– Je n'en sais rien. Et légalement, je ne peux pas déclencher le feu. Il faut que je les attende, c'est ce que je fais ici, et que je me défende.

N'a-qu'un-Œil tourne les talons froidement:

– Si j'étais croyant, je prierais pour toi.

Le jeune le rappelle timidement:

– Attendez.

N'a-qu'un-Œil accepte, s'immobilise. Le jeune secoue la tête:

– Pourquoi dites-vous... ce que vous venez de dire?

– Tu portes tes colts trop haut, à hauteur de taille. Le temps que tu plies les bras pour les empoigner, les deux autres auront tiré. Et d'ici leur arrivée, tu n'as guère le temps de modifier tes habitudes. Si tu ne veux pas les devancer, crois-moi, relâche ton prisonnier.

– Je ne peux pas. Il irait les rejoindre et ils seraient trois contre moi. (Puis, presque suppliant :) Donnez-moi un conseil pratique...

– Cache-toi derrière ton mis à prix. Quand ils approcheront, ils hésiteront à ouvrir le feu à cause de lui, ça te donnera le temps de dégainer.

Le jeune hésite. Ça ne se fait pas. N'a-qu'un-Œil secoue la tête :

– Ce n'est pas chevaleresque, mais c'est mieux qu'une pierre tombale.

Il sort.

*

Il retrouve Francoquin remonté sur son cheval. Quelques badauds se sont attroupés à quelques pas pour contempler le mis à prix attaché. Des enfants lui lancent des cailloux. Un humaniste les disperse. Les dames s'éloignent. Francoquin constate :

– En somme, chasseur de primes, c'est un travail facile. Tous les coups sont permis ?

Ils se mettent en marche vers le palais.

– Détrompe-toi, répond N'a-qu'un-Œil amer. Capturer le mis à prix est une chose. L'escorter à destination, en est une autre. Et se faire payer une troisième. Car dans cette troisième étape, tu opères contre la loi. Pour les « honnêtes gens » qui financent, je parle de la police ou des édiles, un chasseur a moins d'importance que l'argent de la prime qu'ils lui doivent, fourrée dans leur poche plutôt que dans la sienne.